

JANVIER

À l'extrême fin du siècle, en France, les personnages de Léon Bloy séjournent une partie de leur vie au cimetière. Certes ils ne passent pas pour très équilibrés.

(Philippe Ariès)

1^{er} JANVIER

1881 : LOUIS AUGUSTE BLANQUI ¹

Tandis que ceux du dessus soignent leur gueule de bois, je rends visite aux voisins du dessous. Sur la tombe de Baculard d'Arnaud, littérateur oublié, le Commodore me confie avoir rédigé son testament. Il me demande si je suis sujet au vertige car son exécuteur devra louer un appareil à l'héliport d'Issy, stationner aux abords de la porte Maillot puisqu'il est interdit de survoler la capitale, et larguer ses cendres par-dessus bord en espérant que le vent d'ouest les rabatte sur ses quartiers favoris. Après avoir vécu parmi les morts, il souhaite se reposer au milieu des vivants.

2 JANVIER

1882 : DUCHESSE DE BIDACHE

J'ai fixé au jour de ma découverte du Père-Lachaise le début de ma petite chronologie personnelle. Je code ainsi quelquefois les rares dates-phares de mon existence selon ce calendrier intime qui répartit les souvenirs en « avant P.-L. » ou en « après P.-L. ».

1. Pour chaque jour, en guise de saint du calendrier, un mort plus ou moins célèbre, disparu à cette date et inhumé au Père-Lachaise (N.D.A.).

Soyons juste : les premiers ne sont guère nombreux puisque mon hégire coïncida avec l'entrée au cours préparatoire. À six ans, je fus jeté dans la grande marmite, englouti jusqu'au talon par cette potion nourrissante dont la magie m'a corrompu le goût. Haut comme trois crânes, j'étais déjà sûr d'avoir trouvé le lieu de ma vie mais aussi un peu inquiet que ce fût celui de la mort des autres.

3 JANVIER

1858 : RACHEL

En prélude à mes marches funèbres, je dévore les pages nécrologiques du *Figaro* et du *Monde*. Au fil des ans, mon regard s'est exercé à isoler de chaque avis le nom du cimetière concerné. Trois secondes me suffisent pour traverser la page en diagonale. Lorsqu'il est question du Père-Lachaise, mon cœur bat un peu plus vite. Si le *de cuius* se voit octroyer une notice biographique, je note sur un calepin l'horaire de son convoi afin de me mêler à la foule et de connaître l'emplacement exact de la sépulture. Toutefois, j'enterre peu. Qui sait, jugé trop tape-à-l'œil par les artistes, mon cimetière d'élection est délaissé au profit de Montparnasse ou de la province. Je n'ai ainsi, ces derniers temps, manié le goupillon que pour un physicien ex-nobélisable, un ancien auditeur à la Cour des comptes, l'épouse d'un vice-champion olympique de lutte et un écologiste défenseur acharné des vigognes.

4 JANVIER

1878 : AUGUSTE MATHIEU

Nous sommes quelques-uns à venir chaque jour ou presque au cimetière, histoire de nous faire tromper par le temps. Touchante fratrie d'éclopés que relie un sabir inintelligible au profane. D'une division à l'autre s'échangent les trouvailles inespérées, se confessent les secrets des pierres tumulaires, se colmatent les pertes de mémoire. Chacun a sa zone d'investigation favorite, son secteur réservé où il puise de quoi alimenter la prodigieuse encyclopédie orale qui meurt chaque soir à la fermeture des portes. Qui sait si

l'endroit n'est pas clos de murs pour nous préserver encore un peu des gangrènes ambiantes ?

5 JANVIER

1856 : PIERRE-JEAN DAVID D'ANGERS

« Seul, debout sur la passerelle », comme dit la chanson, je me tiens derrière la tombe du violoniste roumain Enesco, accoudé à la rambarde. À mes pieds s'étend une région déshéritée, loin des os internationaux, pot-au-noir où s'engluent les pèlerins qui n'ont pas su lire les cartes, hauts fonds désempoisonnés où ne survit qu'un rare fretin prêt à se jouer des mailles de nos filets. Une fois ferrés Méliès, Seurat et Vallès, plus de pêche miraculeuse à attendre de la zone, trop proche du rivage des vivants. Mieux vaut s'éloigner de la côte, opter pour l'aventure hauturière et mettre cap au large. Ne se complaisent ici que de vieux loups de mort reconvertis dans la drague à la petite semaine.

6 JANVIER

1831 : RODOLPHE KREUTZER

Lorsqu'il pleut à verse, il est préférable de connaître les chapelles privées de portes et donc susceptibles d'offrir un abri. Je retrouve cet après-midi à l'intérieur du mausolée Gourgaud, assez vaste pour accueillir un congrès de napoléoniens, un petit vieux souvent croisé dans les parages et qui profite de la situation pour me raconter sa vie. Il est trois fois veuf et finit par dire des femmes que ce sont des bêtes à chagrin.

7 JANVIER

1835 : ÉLISA MERCŒUR

Emmitouflées et blotties les unes contre les autres sur un banc de la Terrasse, les lycéennes du lycée Voltaire viennent égayer nos midis. Au brouet du réfectoire et à la compagnie des pions, elles préfèrent des barres chocolatées à moins d'une encablure de

Musset. Au même endroit eurent lieu de mémorables pique-niques lorsque en exil dans des collèges loin de Paris, j'entraînais mes classes à la découverte du Père-Lachaise pour la sortie de fin d'année. Temps des premières jeunes filles en flirt, de ces amours au brouillon, comme si plus tard on devait baiser au propre, comme si la vie n'était pas ce palimpseste conservant la mémoire de nos fautes qu'il vaut mieux ne pas regarder face au jour.

8 JANVIER

1835 : M^{LLE} DUCHESNOIS

Toutes les trajectoires mènent au fond de la piscine mais la mienne est un raccourci. J'ai atteint le troisième sous-sol sans avoir rien vu ni senti et ce n'est pas un coup de talon qui me fera regagner la surface. Avenue Circulaire, je me gèle à consigner sur des feuilles volantes les états de service de mes fantômes. Avocats, émailleurs, loueurs de carrosses, colonels, orientalistes, hydrographes, chocolatiers, architectes, entrepreneurs de jeux... Ils ont vécu sans attendre, et moi l'inverse qui, obnubilé par le but du voyage, en aurai raté les charmes du parcours.

9 JANVIER

1909 : PAUL GACHET

Rien n'arrête ces hommes et ces femmes veufs depuis peu qui ne laissent pas une journée filer sans une longue visite au cimetière. Chacune de leurs parcelles est personnalisée selon les goûts et les moyens. Ils prétextent un coup d'éponge ou le déplacement d'un pot pour se rapprocher encore de la pierre, la caresser, murmurer qu'ils arrivent. Les matous en maraude alentour fournissent l'occasion de se parler. Dans les travées, la communication s'entame, on commence d'évoquer les disparus puis on se raconte soi-même. Les messieurs portent les arrosoirs des dames, les raccompagnent jusqu'à la sortie, promettent d'apporter cent grammes de mou le lendemain afin d'appriivoiser ce petit chat de gouttière, qui a de jolies oreilles et aussi bon dos.

10 JANVIER

1870 : VICTOR NOIR

Nos bibles sont des opuscules parus sous la Restauration ou la monarchie de Juillet lorsque le cimetière de l'Est, ouvert en 1804, commença d'attirer les Parisiens des quartiers huppés. Je me promène guidé par un certain Marchand de Beaumont qui consigna ses impressions dès 1820. Cette année-là, le Père-Lachaise reçut pêle-mêle Tallien et Kellermann, Lefebvre et Decrès. En même temps que l'Histoire se fermait après Waterloo, les caveaux d'ici s'entrouvraient. Je n'oublie pas Lallemand, cet étudiant tué par la garde royale lors d'une échauffourée aux Tuileries que Stendhal évoque, je crois, dans *Armance*. (Un jour, une fille superbe venue d'Osnabrück me le désigna du doigt en pensant à un monument de l'amitié franco-germanique. Je crus un instant qu'elle le connaissait ; j'avais encore des illusions.) Qui peut-il bien intéresser encore ? Tous ces noms que je garde en mémoire n'éveillent plus d'écho que chez quelques-uns, le Commodore, Vladimir ou Nez-qui-Coule, comme si nous étions les derniers à parler une langue perdue. Étant plus jeune qu'eux, je me prépare peut-être de terribles monologues.

11 JANVIER

1891 : GEORGES HAUSSMANN

Toute sa vie, on l'a pris pour un autre et aujourd'hui, au Père-Lachaise, son buste lui donne un faux air de Clemenceau.

12 JANVIER

1877 : FRANÇOIS BULOZ

Le cimetière est sans doute l'endroit où je gêne le moins. Ses statues dérisoires m'ont appris l'immobilité et le silence pour lesquels j'avais déjà quelque aptitude. Ma peur de la vie se manifeste dès que je crois déceler une présence inconnue. Il m'est toujours pénible de tourner le dos à une porte, à une fenêtre, à un souffle. Jamais je n'aurais pu être juge de touche au football ni poseur de

papier peint. Ici au moins, en plein hiver, les irrptions du vivant sont rares et je peux respecter mon programme : arriver, regarder, attendre, constater que rien ne se passe, m'ennuyer, m'habituer, m'en aller.

13 JANVIER

1942 : LÉON FROT

Je célèbre à ma manière le nouvel an russe en visitant Yakou-leff, ami de Pouchkine inhumé sous une chapelle à bulbe, la baronne Demidof qui aurait demandée à être veillée durant un an dans son tombeau grandiose, Sophie Troubetskoï, l'épouse de Morny, et un « Protopresbytre mitrophore de l'Église ukrainienne autocéphale orthodoxe ». Près de sa tombe, ma route avait croisé celle d'une Pétersbourgeoise certes cultivée mais plus redoutable qu'un pot de Sécotine avec qui la nuit s'était achevée rue Daru à l'écouter citer Marina Tsvétaeva en mangeant des *pirojki*.

14 JANVIER

1867 : DOMINIQUE INGRES

Les faits divers tragiques m'ont été révélés très tôt. J'apercevais de loin les monuments qui signalent une sépulture collective ou les inscriptions dédiées aux victimes. Ces amas de cailloux, souvent dressés au-dessus de simples cénotaphes, évitaient au petit Poucet que j'étais de se perdre dans l'Histoire. J'apprenais à ne plus confondre les incendies de l'Opéra-Comique et du Bazar de la Charité, la chute du ballon *Zénith* et le drame du téléphérique du Mont-Dore, l'explosion de la rue François-Miron et celle de la rue de Belleville. À d'autres moments, je parcourais le chemin inverse, exhumant en bibliothèque les noms des morts du 6 février ou des spectateurs du Mans décapités en 1955 par la voiture de Levegh. Je traquais alors leurs pierres tombales, déjà voyeur, à l'affût de ces stigmates qui ne disent plus rien à personne.